ANNEXE 3

**Extraits de COEUR DE BANLIEUE de DAVID LEPOUTRE, éd. O. JACOB (1997)**

Le phénomène des bandes de jeunes lui-meme n'est pas nouveau en France, puisque la littérature sociologique en fait classiquement remonter l'histoire au début du siècle. Des “ Apaches ” de la Belle Epoque jusqu'aux “ cailleras ” et aux “ zoulous ” d'aujourd'hui, en passant par les “ blousons noirs ”, les “ loubards ”, les “ skinheads ”, chaque époque a eu ses bandes, qui reflétaient à leur manière les styles et les mentalités du temps. Plus exactement, il semble y avoir eu des périodes avec bandes et des périodes sans. Dans les années 1960, Monod signalait leur disparition; il en allait de même il y a dix ans dans le contexte de la “ galère ”, dont Dubet affirmait en 1985 qu'elle interdisait la formation de bandes.

Aujourd'hui, les sociologues qui travaillent sur ces questions s'accordent à reconnaitre un retour des bandes. (p.102)

… Force est de constater que l'on ignore tout ou presque de ce phénomène, aussi bien de son ampleur que de sa réalité concrète. Si quelques journalistes se sont aventurés, non sans courage, sur ce terrain délicat, on ne dispose à l'heure actuelle d'aucune monographie sérieuse sur la forme et le fonctionnement des bandes. Le caractère fluctuant et éphémère des groupes, ainsi que les nombreux problèmes posés par leur approche rendent difficile un travail de terrain approfondi. Les seules sources d'information sont donc adolescentes, policières on médiatiques, ce qui contribue souvent à produire un effet de rumeur peu propice à la connaissance des faits.

Si l'on s'en tient à une définition minimaliste des bandes, à savoir, selon Dubet,“ qu'il y a une bande lorsque les acteurs du groupe en question se définissent comme appartenant à une bande. ”

… De manière beaucoup plus banale, la sociabilité adolescente de la culture des rues s'épanouit dans le cadre de groupes informels, sans hiérarchie ritualisée ni dénomination particulière, forme d'agrégation juvénile que l'on retrouve dans de nombreuses sociétés et qu'on appellera ici les “ groupes de pairs ”. Le groupe de pairs, c'est simplement la “ bande de copains ” qui ont l'habitude de traîner ensemble, qui ont tissé des liens au fil du temps, en bas des cages d'escalier, dans les rues de la cité, dans les classes d'école, sur les terrains de foot, dans les salles .de sport, en colonies de vacances, dans les centres de loisirs…

L'ancrage local est ici très marqué, le quartier faisant figure de support d'identité essentiel. À l'échelle du groupe de pairs, cet ancrage peut être réduit à un microterritoire, ce qui peut faire parler de “ nationalisme ” de cage d'escalier. Le cadre de référence principal reste cependant celui du grand ensemble. (p.103-104)

La perception exacerbée des classes d'âge, propre à cette période de la vie, se traduit par une manière très simple de classer les membres du groupe en “ petits ” et “ grands ”, étant entendu que la définition de chaque classe dépend de l'âge de l'ego de référence : “ Nous, on est des moyens, mais les grands, ils nous considèrent comme petits. Même nous, par exemple, quand on aura dix-huit ans, y aura les petits qui ont douze ans, ils auront quinze ans, ils auront notre âge de maintenant, nous, on les considèrera comme des petits ! ”

Si l'âge est un facteur de regroupement affinitaire, il ne constitue pas pour autant une barrière relationnelle. Au sein du groupe des pairs, les rapports entre membres des différentes classes d'âge sont fréquents et multiformes. Les “ petits ” n'ignorent jamais les “ grands ” - “ grands frères ” -, qu'ils admirent, respectent, défient parfois, subissent à l'occasion. De leur côté, les “ grands ” ne méprisent pas forcément les “ petits ”, qu'ils initient, protègent, dominent et dont ils se servent au besoin. (p.105)

**Virginité et modestie sexuelle**

Si les conduites exemplaires, précédemment décrites ne sont pas l'apanage des garçons, notamment en ce qui concerne les prouesses verbales, les styles vestimentaires, ou même à l'occasion les exploits de bagarre, autant de registres dans lesquels les filles peuvent aussi se faire valoir, ça n'est pourtant pas essentiellement là qu'elles placent leur orgueil personnel, mais plutôt dans leur vertu réelle ou supposée concernant leur comportement sexuel. À cet âge des premières relations de flirt, voire, dans certains cas moins courants, des premières relations sexuelles, la réputation d'une fille se mesure à la décence de ses tenues, à la modestie de ses désirs, à la pudeur de son comportement vis-à-vis des garçons et des hommes et plus que tout à son aptitude à se faire respecter par eux.

Les insultes d'adresse spécifiquement féminine, qui tournent toujours autour des trois figures de l'allumeuse, de la salope et de la putain, sont évidemment en rapport étroit avec cette thématique du comportement sexuel. L'enjeu essentiel consiste ici pour les filles à savoir répondre aux insultes et à maîtriser les bavardages dont elles font l'objet. Les adolescentes manifestent de ce point de vue une susceptibilité extrême, et, de fait, les ragots à caractère sexuel fournissent la matière principale des conflits et des échanges de violence féminins. (p.281)

… La réputation féminine adolescente ne se fonde pas seulement sur la modestie du comportement sexuel, la pudeur vestimentaire et la réserve en matière de sorties. Il lui faut également s'affirmer sans cesse contre l'exercice quotidien et multiforme de la domination masculine, indépendamment des relations de flirt, qui, bien qu'assez courantes au sein du groupe des pairs, restent en général assez secrètes et privées du fait du “ ragotage ”, les relations garçon-fille sont en effet très marquées, dans ce contexte social et à cet âge, par une grande distance affichée entre les sexes et surtout par les tendances machistes souvent très dures des jeunes garçons, qui ne sont jamais avares en paroles grossières, en insultes, en outrages et en harcèlements divers, telles les séances collectives de pelotages, ou d'attouchements, voire, beaucoup plus exceptionnellement, de viol, dont sont victimes certaines filles. (p.283)

**Concurrence et défis**

Pour “ filer ” la métaphore économique, on peut considérer le jeu social de la réputation comme une relation d'échange sur le marché de l'honneur. Dans les interactions conflictuelles, la révélation de l'honneur des uns entraîne en effet le déshonneur des autres et vice versa, selon le principe des vases communicants. Les auteurs se livrent à une compétition permanente, avec gagnants et perdants à la clef, la place de chacun se trouvant continuellement redéfinie, en fonction de ses conduites et de ses actes, sur l'échelle informelle des positions au sein du groupe. Les tensions et les conflits violents entre personnes et entre groupes trouvent fréquemment leur explication profonde dans cette logique du marché de l'honneur, beaucoup plus que dans des causes rationnelles, telles que des intérêts matériels et économiques, ou l'exercice d'un quelconque pouvoir. Comme l'explique Booker, un des personnages du film de Cyril Collard, Taggers : “ Quelquefois, la nécessité de se battre est plus importante que la raison pour laquelle on se bat ” ; ou comme l'exprime de façon frappante un proverbe kabyle : “ L'homme qui n'a pas d'ennemi est un bourricot. ”

C'est le défi qui constitue, comme on le sait, l'instrument fondamental de la gestion de l'honneur. Tout acte d'offense fait ainsi figure de défi petit la personne ou le groupe qui en est victime, lequel se trouve invité, au regard des autres, à relever le défi. Les insultes, les menaces, les actes de violence sont autant de défis à relever.

La construction de la réputation est, bien entendu, subordonnée à la maîtrise “ technique ” du jeu des défis. Un adolescent conscient de sa réputation évitera ainsi de se ridiculiser, d'une part, en relevant les défis de personnes qui ne sont pas à sa hauteur (“ Je vais pas me salir les mains avec ce donbi ”), d'autre part, en défiant lui-même des adversaires trop faibles.

… Les conduites individuelles de défi sont aussi à mettre au

compte du processus d'affirmation de la personnalité lié aux

transformations physiques et psychologiques de l'adolescence

- ce que l'argot de la rue traduit parfaitement par des

expressions imagées telles que “ prendre la confiance ” ou ,

prendre la graine ”. Dans le contexte des rapports de forces

de la culture des rues, cette affirmation de soi passe

inévitablement par des confrontations physiques et verbales

quotidiennes qui permettent de tester, de jauger ses pairs,

tout en mesurant soi-même ses propres capacités

d'intimidation. (p.301)

**Une idéologie guerrière**

Les raisons qui amènent les adolescents les plus réputés, c'est-à-dire les plus “ chauds ”, ou les plus “ au'ch ” à se jeter sans hésitation dans toutes sortes de rixes, duels, batailles, peuvent sembler bien dérisoires aux yeux des personnes étrangères à ce groupe social. Comment comprendre que l'on puisse engager à ce point son corps et l'exposer de la sorte à des dangers physiques incontrôlés, pour un simple regard, un geste malencontreux? Cette disproportion entre enjeux apparents et risques courus n'échappe d'ailleurs pas à la conscience des adolescents eux-mêmes : “ Des fois, y a des personnes qui se sont entre-tuées. Ils se sont tués entre eux, juste parce qu'ils se regardaient mal ! ” Qui plus est, dans bien des cas, la violence n'est pas seulement acceptée, maïs délibérément recherchée, provoquée. (p.304)

D'une certaine manière, les conflits incessants et la petite violence endémique des adolescents de banlieue ne sont d'ailleurs pas sans rappeler les querelles d'honneur et la violence meurtrière des jeunes aristocrates de jadis', en France ou ailleurs', dont ils constituent une version moderne, populaire et euphémisée.

L'imaginaire guerrier, qui se nourrit ici des récits enthousiastes et passionnés des combats, la valorisation des actes de bravoure et des comportements héroïques, le besoin d'aventure et de risque témoignent en tout cas de la forte recherche d'identité et de l'appétit d'existence de cette jeunesse des grands ensembles de banlieue que l'on décrit trop souvent comme misérable et apathique.

Bien entendu, les équipées sauvages de ces apprentis héros apparaissent inévitablement et très légitimement insupportables aux adultes qui y sont confrontés - parfois de façon dramatique - et d'une manière générale à tous ceux qui, étrangers aux valeurs d'honneur et de violence guerrière, ne voient dans de tels comportements que désordre, anomie et déviance.

 Cette logique guerrière, poussée jusqu'au bout et surtout à un âge avancé, par exemple dans le contexte de la “ galère ” décrit par Dubet, porte en elle, il est vrai, un grand pouvoir de destruction des relations sociales, y compris au sein du groupe de pairs. Chez certains adolescents - généralement parmi les plus démunis en capital social, économique, scolaire... -, la vigilance du point d'honneur peut se transformer en une sorte d'obsession - “ point d'honneur du diable ”, comme disent les Kabyles - qui les conduit au bout du compte à organiser l'essentiel de leur existence quotidienne en fonction du maintien de leur réputation et à n'envisager leurs relations avec les autres que comme de purs rapports de force, de concurrence et de compétition. (p.305)